

Sonia Berbinski (éd.)

Le Dit et le Non-Dit

Langage(s) et traduction



PETER LANG
EDITION

2016

- DOBRE, Dan, 2012, *Introduction à une épistémologie de l'image publicitaire*, EUB.
- DUCCROT, Oswald, 1984, « Esquisse d'une théorie polyphonique de l'énonciation », in *Le dire et le dit*, Paris : Éd. de Minuit, pp. 171–233.
- GARCIA, Tristan, 2007, *l'Image*, Neuilly : Atlande.
- HOUDEBINE-GRAVAUD, Anne-Marie, 2014, in *Entretiens sémiotiques. Propos recueillis par Amir Biglari*, Paris : Lambert-Lucas, pp. 241–270.
- KLEIBER, Georges, 1995, « D'ici à là et vice-versa : pour les aborder autrement », in *Le Gré des Langues*, no 8, pp. 8–27.
- KLINKENBERG, Jean-Marie, 2014, in *Entretiens sémiotiques. Propos recueillis par Amir Biglari*, Paris : Lambert-Lucas, pp. 293–321.
- LACAN, Jacques, 1966, *Écrits*, Paris : Seuil.
- LACAN, Jacques, 1970, *Radiophonie*, Scilicet, no. 2/3.
- MAUSS, Marcel, 1950, *Sociologie et anthropologie*, Paris : PUF.
- MORIZOT, Jacques, 2004, *Interfaces: Texte et image. Pour prendre du recul vis-à-vis de la sémiotique*, PU de Rennes.
- PEIRCE, Sanders Charles, 1965 (1966), *Collected Papers*, Cambridge: Mass.
- RASTIER, François, 1989, *Sens et textualité*, Paris : Hachette.

Dan Dobre

Université de Bucarest

Dandobre26@yahoo.fr

Eva Lavric

Rencontres avec le Dit et le Non-dit tout au long d'une vie de linguiste

Abstract: In this contribution, I will try to compile and present what is revealed through the very specific perspective of the "Dit et Non-dit" (what is said and what is not said) in the range of topics that have been the subject of my research, in such diverse areas as referential and cognitive semantics, intercultural studies, translation and comparison of translations, terminology, the study of specialized and of media discourse, language policies in business, the study of language learning/acquisition and didactics, and, finally, error analysis. To complete these occurrences of the "Dit et Non-dit" I would like to suggest a third type of category: "le Trop-dit" (the "too-much-said"). The latter can be found e.g. on restaurants' menus, in everyday conversation and in translation ethics. In all these domains, the "Dit et Non-dit" approach – as well as the "Trop-dit" approach – opens new perspectives and allows unexpected interdisciplinary convergences.

Mots-Clés: sémantique référentielle, discours de spécialité, didactique des langues, études interculturelles, traductologie, Trop-dit

1. En sémantique référentielle (Lavric, 2001),

la tension entre le Dit et le Non-dit se traduit par exemple dans le choix des descriptions qui évoquent un référent. Dans la référence déictique, je peux indiquer *cette rue*, *cette maison* ou *cette voiture*, avec une description qui se réduit à un substantif, dans une situation où mon geste (une forme de Non-dit ?) rendra la référence inéquivoque. Mais si un geste clair est impossible, ou si la gestuelle ne peut pas intervenir du tout (par exemple au téléphone), il faudra que je sois beaucoup plus explicite : *la maison au toit rouge*, *à gauche de l'église* – *tu as repéré le clocher ?* –, *celle qui a une porte bleue et un balcon au premier étage*... et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'autre réponde enfin « Ah oui ! » et commence à me donner des détails supplémentaires pour vérifier que c'est bon : *celle qui a trois cheminées noires et un sapin à côté ?*

Dans la référence anaphorique, un référent introduit dans une conversation comme *un ami à moi* peut s'enrichir au fur et à mesure par toutes les informations que je donnerai sur son compte, mais il sera repris normalement par des anaphoriques simples et brefs, comme *il*, ou *cet ami*, tant que je continue à parler de lui et que la référence est claire. Mais si je change de sujet et que je le re-mentionne dans

une phase ultérieure de la conversation, il faudra que je choisisse une description plus explicite : *l'ami dont je viens de te parler, cet ami à moi qui est conseiller fiscal, l'ami qui vit à Belgrade, etc.*, en me servant de détails qui auront été mentionnés et dont je sais qu'ils suffisent à mon interlocuteur pour trouver le bon référent.

Pour plus d'économie, je pourrai aussi user d'un procédé que j'ai décrit comme « auctisme » (d'après le linguiste Peter Auer¹, voir Lavric, 2010b et 2011a), et dire *l'ami... là...* suivi d'une petite pause (en allemand j'aurais utilisé un démonstratif, *dieser Freund...*, et en espagnol, un démonstratif postposé, *el amigo este...*, toujours avec une pause), pour tester si mon interlocuteur arrive à identifier le référent visé sans plus d'indications. S'il ne réagit pas ou s'il acquiesce, la partie est gagnée. Ce n'est que s'il demande « *Quel ami ?* » ou s'il m'interroge du regard, que je devrai donner plus de détails : *l'ami... là... (regard interrogateur), celui qui vit à Belgrade et qui est conseiller fiscal (« Ah oui ! »), alors donc cet ami-là il m'a dit un jour...* Le choix du Dit et du Non-dit est au service, dans ce cas-là, de l'économie du langage, à contrebalancer par la nécessité de se faire comprendre, ces deux facteurs pouvant faire l'objet d'une subtile négociation.

2. En sémantique de base des déterminants (Lavric, 2001 : 197–198 ; 470ss. ; 1084–1088),

la distinction fondamentale entre le défini et l'indéfini revient peut-être dans un certain sens à une opposition entre Dit et Non-dit. Les exemples précédents ont montré que dans le défini, le souci principal du locuteur consiste à rendre identifiable le référent. Identifiable dans une certaine situation, dans un certain contexte, pour un certain interlocuteur, à travers une description appropriée, ni trop simple ni trop onéreuse.

Ce n'est pas ce qui se passe dans l'indéfini, loin de là : le référent muni d'un article ou d'un autre déterminant indéfini (*un voisin, deux Japonais, quelques saules, de la farine*) signale bien clairement qu'il ne peut s'agir d'identifier ce qui est nommé là, mais qu'il s'agit d'introduire un référent nouveau, de créer un nouveau dossier dans l'univers du discours, de prendre en compte pour la première fois qu'un objet ou personnage appartenant à telle catégorie existe, et qu'il pourra désormais être repris sous forme définie, comme quelque chose qui a déjà été mentionné et qui dispose donc d'un fichier déjà établi. L'identité du référent, au moment de son introduction dans le discours, est donc une sorte de Non-dit, un

manque qui distingue le référent nouveau des autres qui seraient déjà connus à cet endroit-là du texte.

Remarquons qu'il s'agit d'une non-identifiabilité toute discursive, c'est-à-dire qui se produit dans le discours et qui concerne l'interlocuteur. Le locuteur, lui, peut fort bien connaître parfaitement l'identité du *voisin* ou des *Japonais* en question, mais il signale qu'au point où on en est dans le discours, l'interlocuteur, lui, ne pourra pas, ou pas encore, les identifier. Il se peut aussi, bien évidemment, que le locuteur lui-même ignore cette identité ou qu'il la juge non pertinente (*un voisin quelconque, deux Japonais inconnus...*) ; voire, et c'est là un cas fréquent, que le référent n'existe que dans un monde possible² et soit non-identifiable parce qu'il est en fait inexistant (*il faut de la farine...*, *si tu plantes quelques saules...*, *je cherche deux Japonais pour mon entreprise*). Ou encore, il peut s'agir d'un référent exemplaire (*un lion ne mange pas de légumes*), censé représenter toute une catégorie et non pas désigner l'un de ses membres.

Le lecteur averti a peut-être deviné que je décline là toute la gamme des emplois indéfinis possibles, depuis le spécifique (*un voisin bien particulier*), en passant par le non-spécifique ou quelconque (*un voisin dont l'identité importe peu*), et le non-spécifique à existence hypothétique (*j'aimerais bien avoir un voisin*), jusqu'au générique, version exemplaire (*un voisin sait toujours ce qui se passe chez ses voisins*).

Tous ces volets de l'indéfini ont une chose en commun : le référent ou les référents visés ne sont pas censés être identifiables par l'interlocuteur. Un Non-dit catégorique donc, qui s'oppose au Dit plus ou moins explicite du défini, puisque l'article défini signale tout simplement : « lecteur/auditeur, tu es capable de m'identifier ».

3. En sémantique des déterminants indéfinis (Lavric, 2001 : 1108–1109, 1236–1243, 1257–1262, 1276–1281 et Lavric 2011b),

on repère par exemple pour les indéfinis quantificateurs une dimension sémantique importante qui est le contraste implicite. Pour certains, ce contraste implicite est même rendu explicite dans leur forme, cf. la locution française *plus d'un* et ses équivalents espagnol *más de un* et allemand *mehr als ein* :

¹ Cf. Auer, 1981 et 1984.

² Pour la théorie des mondes possibles et des univers, il convient bien évidemment de rappeler la « logique du sens » de Robert Martin 1983/1992.

[1]

Además, la clandestinidad compartida con un hombre que nunca fue suyo por completo, y en la que más de una vez conocieron la explosión instantánea de la felicidad, no le pareció una condición indeseable.

En outre, la clandestinité partagée avec un homme qui ne lui avait jamais appartenu tout à fait et dans laquelle ils avaient plus d'une fois connu l'explosion instantanée du bonheur ne lui avait pas semblé une situation indésirable.

Außerdem hielt sie selbst die mit diesem Mann, der nie ganz der ihre gewesen war, geteilte Heiligkeit, in der sie mehr als einmal die jähre Explosion des Glücks erfahren hatten, beliebt nicht für einen reizlosen Zustand.

(G. García Márquez: *El amor en los tiempos del cólera*, Barcelona: Bruguera 1985, p. 30; fr.: *Lamour aux temps du choléra*, Paris : Bernard Grasset 1987, p. 24; al.: *Die Liebe in den Zeiten der Cholera*, München : DTV 1991, p. 24)

Pourquoi mettre l'accent sur ce contraste avec l'unité ? C'est pour signaler que dans le contexte donné, tout ce qui est supérieur à un est déjà remarquable ; c'est un cas de polyphonie, il y a un texte parallèle implicite qui suggère que pour les moments de bonheur en amour, il ne faut pas s'attendre à ce qu'il y en ait beaucoup. *Plus d'un / más de un / mehr als ein* signalent un nombre petit, mais cependant considérable.

Le même contraste avec *un* est transporté par les formes *plusieurs / varios / mehrere*, mais sans ce sème de « considérable ». Il s'agit d'une simple quantification sans nuance évaluative, mais cette quantification peut elle aussi être caractérisée par un contraste avec *un* – ou quelquefois avec *deux* :

[2]

... le haïku [...] se dit deux fois, en écho: ne dire qu'une fois cette parole exquise, ce serait attacher un sens à la surprise, à la pointe, à la soudaineté de la perfection; le dire plusieurs fois, ce serait postuler que le sens est à découvrir, simuler la profondeur.

... el haiku [...] se dice dos veces, con eco; decir esa palabra exquisita sólo una vez sería agarrar un sentido en la sorpresa, en la punta, en lo súbito de la perfección; decirlo varias veces sería postular que el sentido está por descubrir, fingir la profundidad.

Der Haiku [...] [wird] zweimal gesagt [...], wie mit einem Echo versehen. Diese ausgesuchten Worte nur einmal sprechen heiße der Überraschung der Pointe, der Pötzlichkeit seiner Perfektion einen Sinn beilegen; ihm mehrmals sprechen heiße fordern, daß der Sinn zu entdecken sei, heiße Tiefe simulieren.

(R. Barthes: *L'empire des signes*, Genève: Flammarion 1070, p. 99; esp. : *El imperio de los signos*, Madrid: Oscar Mondadori 1991, p. 102; al.: *Das Reich der Zeichen*, Frankfurt/M.: Suhrkamp 1981, p. 104)

Cet exemple illustre voire rend explicite le contraste qui, lui, est présent sous forme implicite à chaque fois que l'on utilise les déterminants *plusieurs / varios / mehrere*.

D'autres formes transportent un contraste implicite avec la totalité, en particulier les déterminants spécifiques pluriels *certains / ciertos / bestimmte, gewisse* :

[3]

L'Europe [...] ne peut échapper à ses responsabilités dans certains conflits Sud-Sud [...] : la révision des frontières coloniales.

Europa no puede escapar a su responsabilidad en ciertos conflictos Sur-Sur [...] : la revisión de las fronteras coloniales.

Europa darf sich seiner Verantwortung in bestimmten Süd-Süd-Konflikten nicht entziehen [...] : die Revision der Kolonialgrenzen.

(R. Bindi : *Session Parlement Européen*, Rapport n°A3-0392/91, 20/12/1991)

Le contraste implicite avec la totalité vient ici de la nature de l'indéfini même, qui correspond à une non-totalité par rapport au défini qui désigne une totalité. Mais il est accentué ici par le sème « spécifique », qui suggère un choix non aléatoire opéré dans une totalité, ce qui implique que l'on aurait pu avoir aussi la totalité tout entière. Dans notre exemple, un Non-dit, un discours parallèle non-explicite, suggère que l'Europe pourrait être tenue responsable de tous les conflits Sud-Sud, et l'affirmation de l'exemple 3 se tourne contre cette position pour essayer de différencier.

À côté de ce contraste implicite qui caractérise un grand nombre de déterminants indéfinis, on peut repérer un autre type de Non-dit qui se situe carrément aux limites de la sémantique, là où celle-ci doit céder le pas aux connaissances du monde. Il s'agit du sens des déterminants du grand nombre / de la grande quantité – et d'ailleurs il en est de même des déterminants du petit nombre / de la petite quantité, mais nous illustrerons le problème ici à travers les formes *beaucoup de / muchos / viele* (qui s'utilisent, comme de nombreux autres indéfinis, d'une part pour le comptable pluriel et de l'autre pour le massif singulier³) :

[4]

... c'est ainsi que beaucoup de Français ont été satisfaits de voir l'Angleterre consentir à accrocher à l'avion supersonique Concorde un e final.

...para muchos franceses es motivo de satisfacción el que Inglaterra accediera en su día a añadir la -e final al avión supersónico Concorde.

...so ist es für viele Franzosen ein Trost, daß England seinerzeit einwilligte, dem Überschallflugzeug Concorde das Schluß-e anzuhängen.

(H. Huber et al.: *Deutsch-französische Übersetzungen*, Wien: ÖBV 1973, pp. 26–27; esp. : A. Borda)

3 Bien évidemment, il est dans la nature du massif d'être toujours singulier.

[5] *Temps des voyages: [...] Etre ailleurs nous transforme, nous aère, mais prend beaucoup de temps.*

Tiempo de los viajes: [...] Estar en otra parte nos transforma, nos aerea, pero lleva mucho tiempo.

Zeit für Reisen: [...] Tapetenwechsel verändert uns, bringt uns auf neue Gedanken, braucht aber viel Zeit.

(J.-L. Servan-Schreiber: *L'Art du temps*, Paris: Fayard 1983, p. 109 ;

esp. : *El arte del tiempo*, Madrid: Espasa 1985, p. 96;

al. : *Die 90-Minuten-Stunde*, Düsseldorf et al.: Econ, 1984, p. 129)

On trouve souvent dans les publications correspondantes la question de savoir combien sont, au juste, *beaucoup de*, ou *peu de*, ou *quelques* ? Combien de millions faut-il pour pouvoir parler de *beaucoup de Français* ? Quel espace de temps peut être décrit par *beaucoup de temps* ? Des heures ? Des jours ? Des mois ? Des décennies ? Cela dépendra du contexte, et aussi bien évidemment du substantif, puisque *beaucoup de Français* correspond certainement à un nombre plus grand que *beaucoup de rois de France*, ou *beaucoup de plantes*, mais peut-être moins grand que *beaucoup d'étoiles*. Il est évident que l'on ne pourra pas donner de chiffre, même approximatif, ni même de proportion ou de pourcentage.

Mais de toute façon ce n'est pas nécessaire. Car dans la sémantique de *beaucoup de*, *peu de* et autres quantificateurs, il y a une référence, mais celle-ci n'est pas numérique. Elle se rapporte à un standard, à une norme, le nombre auquel on peut normalement s'attendre dans une certaine situation.⁴ Et par rapport à cette norme, *beaucoup de* indique qu'il y en a nettement plus, et *peu de*, qu'il y en a nettement moins. La norme en elle-même reste un Non-dit, un domaine non couvert par la sémantique ; la langue s'en remet donc dans ces expressions à nos connaissances du monde, et c'est ce qui permet aux déterminants quantificateurs d'être polyvalents et de s'adapter à une multitude de contextes possibles.

4. En traduction et comparaison de traductions (surtout littéraires) (Lavric, 2001 : 169–171),

il arrive souvent que l'on tombe sur une différence de construction, un explicite qui devient implicite ou inversement. Devant un tel exemple, le traductologue se demande si la solution est réussie et pourquoi ; mais le linguiste contrastif se pose avant tout la question de savoir si la modification en question était nécessaire, ou

si le traducteur aurait eu également le choix de suivre l'original. C'est ainsi que l'on arrive à détecter des différences systématiques qui existent entre les langues. Voyons d'abord quelques exemples tirés de mon corpus trilingue allemand-espagnol-français, des exemples qui se rapportent – entre autres – aux déterminants :

[6]

... me dejé envolver y atar por el sol, dándole la cara, las orejas, las dos manos (dejé las guantes en el bolsillo).

... ließ mich von der Sonne umschmeicheln, bot ihr das Gesicht, die Ohren, beide Hände (die Handtasche hatte ich in der Tasche).

... et je laissai le soleil m'envelopper, me ligoter, je lui tendais mon visage, mes oreilles, mes deux mains (j'avais gardé mes gants dans ma poche).

(1. Cortázar: *Las armas secretas*, Barcelona: ediciones B 1980, p. 61;

al.: *Die geheimen Waffen*, Frankfurt: Suhrkamp 1980, p. 69;

fr.: *Les armes secrètes*, Paris: Gallimard 1973, p. 134)

C'est là un exemple qui illustre, en général, l'usage de l'article défini et du possessif en anaphore associative, et plus particulièrement avec les parties du corps, ce que l'on appelle les « inaliénables »⁵ (quoique la fin de l'exemple, avec les gants et la poche, comprene aussi des « aliénables », des éléments vestimentaires, mais qui fonctionnent curieusement de la même manière que les parties du corps). Dans l'exemple en question, l'espagnol et l'allemand utilisent des articles définis, laissant ainsi implicite le lien qui relie les parties du corps au personnage mentionné (le narrateur). Le français, lui, explicite ce lien à travers toute une série de possessifs. Est-ce là une différence fondamentale entre les trois langues ? La réponse est non, car si on applique à ces déterminants l'épreuve de la commutation, on se rend compte que les possessifs auraient été possibles en allemand et en espagnol aussi, et que la version française aurait tout aussi bien pu se servir d'articles définis :

[6']

... me dejé envolver y atar por el sol, dándole mi cara, mis orejas, mis dos manos (dejé mis guantes en mi bolsillo).

... ließ mich von der Sonne umschmeicheln, bot ihr mein Gesicht, meine Ohren, meine beiden Hände (meine Handtasche hatte ich in meiner Tasche).

... et je laissai le soleil m'envelopper, me ligoter, je lui tendis le visage, les oreilles, les deux mains (j'avais gardé les gants dans la poche).

4 Cf. Moxey / Sanford, 1993, Sanford / Moxey / Paterson 1994 et Lavric, 2001 : 1276–1281.

5 Cf. Lavric, 2001 : 748–784.

Le choix du traducteur français est légitime, mais il n'était nullement nécessaire – et cet exemple ne prouve aucune divergence spectaculaire au niveau de la détermination des inaliénables, car il n'existe pas de telle différence. Les parties du corps *actives*⁶ d'un être humain ou animal mentionné auparavant peuvent porter soit l'article défini (exemple de Non-dit), soit le possessif (exemple de Dit), et cela de la même manière dans les trois langues étudiées.

Mais il y a aussi des exemples où les modifications délibérées opérées dans le processus de traduction sont plus spectaculaires :

[7]

Der Brunner behauptet, daß du nach deinem Tod auf einem Feldweg zwei Aposteln erschienest bist.

Le Brunner prétend qu'après ta mort tu es apparu sur un chemin à deux apôtres.

Brunner asegura que después de tu muerte apareciste a tus discípulos en un camino entre los campos.

(F. Innerhofer: *Schöne Tage*, Frankfurt/M.: Suhrkamp 1977, p. 102; esp.: A. Borda; fr.: *De si belles années*, Paris: Gallimard 1977, p. 95)

Les personnages qui sont mentionnés dans les versions allemande et française à travers la description *zwei Apostel / deux apôtres* se retrouvent dans la version espagnole sous la forme *tus discípulos* : le nombre n'est plus mentionné, et la désignation prestigieuse d'*apôtre* est remplacée par celle, beaucoup plus modeste, de *disciple*. Pourtant, il ne s'agit nullement d'une faute de traduction, car la scène à laquelle se rapporte la description est archiconnue, et n'importe quel lecteur occidental est capable de la reconstituer (peut-être encore un peu plus en Espagne qu'ailleurs ?). Il y a un Non-dit par rapport aux deux autres versions, mais l'évocation de l'épisode biblique fonctionne toujours parfaitement, le Non-dit est parfaitement récupérable. C'est un cas patent d'implicitation, et celle-ci est possible ici de par les connaissances partagées de l'immense majorité des lecteurs potentiels. S'il fallait traduire le même passage pour une culture tout à fait différente (p. ex. une culture inuit ou aborigène), il faudrait sans doute ajouter des précisions, aller

6 Les parties du corps passives, par contre, ne connaissent que l'alternance possessif d'une part et article défini + pronom datif, cf. *je lave les mains et je lave mes mains*, mais non pas l'article défini seul, cf. **je lave les mains*. Dans ce type d'exemples, d'ailleurs, les possessifs conviendraient, par rapport à l'article combiné au pronom personnel datif, une idée de séparation de la partie du corps, d'une certaine distanciation, cf. *il se lava la jambe contre il lava sa jambe*. Dans ce dernier cas, la jambe est peut-être blessée voire en bois (cf. Spanoghe, 1995 : 226).

du Non-dit vers le Dit explicite. En tout cas, si l'on s'intéresse aux comparaisons systématiques entre les langues, ce ne sera pas sur cet exemple-là que l'on pourra s'appuyer, vu la modification importante apportée par le traducteur.

Mon troisième exemple, lui, permettra tout à fait de faire de telles comparaisons, et c'est à nouveau un exemple qui joue sur l'implicité et l'explicité :

[8]

Tu vois, là-bas, les champs de blé ? Je ne mange pas de pain. Le blé pour moi est inutile. Les champs de blé ne me rappellent rien. Mais tu as des cheveux couleur dor. Alors ce sera merveilleux quand tu m'auras apprivoisé ! Le blé, qui est doré, me fera souvenir de toi. Et j'aimerai le bruit du vent dans le blé...

Du siehst da drüben die Weizenfelder? Ich esse kein Brot. Für mich ist der Weizen zwecklos. Die Weizenfelder erinnern mich an nichts. Aber du hast weizenblondes Haar. Oh, es wird wunderbar sein, wenn du mich einmal gezähmt hast! Das Gold der Weizenfelder wird mich an dich erinnern. Und ich werde das Rauschen des Windes im Getreide lieb gewinnen...

(A. de Saint-Exupéry: *Le Petit Prince*, Paderborn: Schöningh 1981, p. 69; al.: *Der kleine Prinz* (trad. Grete et Josef Lettgeb), Zürich: Arche 1950, p. 67)

Voici un exemple où le traducteur a tout simplement mieux fait que l'original. Alors que l'auteur passe des cheveux à l'or et de l'or à la couleur du blé, le traducteur, lui, passe directement du blond des cheveux du Petit Prince à la couleur du blé, à travers l'adjectif *weizenblond* (littéralement : *blond comme le blé*). Pour ne pas sauter l'idée de l'or, il la rajoute dans la deuxième phrase, dans une tournure nominale très élégante (*das Gold der Weizenfelder*), alors que Saint-Exupéry avait ajouté ce lien entre l'or et les blés à travers une proposition relative appositive. Mais il faut voir aussi quelles étaient les possibilités qu'offraient les langues respectives ; et on s'aperçoit que seul l'allemand dispose de cet adjectif *weizenblond*, qui n'était donc pas à disposition de l'auteur lorsqu'il a écrit son texte, ce qui fait qu'il était bien obligé de DIRE explicitement ce qui est NON-DIT dans *weizenblond*, ce qui se cache derrière ce mot-raccourci, ce mot qui évoque déjà en lui-même toute la métaphore, et que le traducteur a su saisir au vol pour rendre son texte plus parlant, plus élégant⁷.

7 Et de plus, il a veillé à ne pas avoir plus de trois fois le mot *Weizen*, qu'il a remplacé en fin de citation par l'hyponyme *Getreide* (céréale).

5. En discours de spécialité (Rupprechter, 2012, Rieder, 2013, Lavric / Seidler-Lunzer en prép.),

quels « Dits » et quels « Non-dits » font le lien entre le langage des experts et le langage de la divulgation ? C'est ce qu'on étudie dans deux de mes étudiantes (Rupprechter, 2012 et Rieder, 2013) à travers l'analyse de dégustations de vin en français, en allemand et en italien⁸ – dégustations faites surtout par des viticulteurs, partiellement aussi par des sommeliers, pour un public touristique, sans compétences particulières dans le domaine du vin.

Au moment d'une communication entre experts et amateurs, nous constatons des décalages à plusieurs niveaux : des connaissances professionnelles du domaine, de la maîtrise de la langue de spécialité respective, sans oublier les statuts sociaux des interlocuteurs. [...] [Le] domaine de spécialité [...] [est] un espace constitué de plusieurs niveaux horizontaux et verticaux et où l'expert est positionné au centre et l'amateur à la périphérie. La langue de spécialité, elle, est le système linguistique propre aux experts et difficilement accessible pour les amateurs. (Rupprechter, 2012 : 22)

Dans ces discours entre experts et non-experts⁹, les Dits et les Non-dits alternent et s'interpénètrent d'une façon tout à fait particulière. En effet, le dégustateur se trouve dans un dilemme par rapport à son public : en faisant l'analyse sensorielle du vin, il a le choix entre, d'une part, l'emploi d'un lexique spécialisé dont il sait qu'il ne sera compris que d'une petite partie du public, mais qui lui permettra d'affirmer son statut d'expert, et de l'autre, l'emploi de paraphrases, d'explications, de métaphores, d'analogies, qui assureront la compréhension de la part du public (tout en menaçant la face de ceux qui ont de bonnes connaissances du domaine et qui se sentiront sous-estimés), mais qui risquent de ronger la foi des visiteurs dans son expertise et dans la sophistication des contenus expliqués.

Même si l'interlocuteur choisit de recourir au lexique de spécialité (aussi pour des raisons d'exhaustivité de son discours), il existe maintes possibilités d'assurer la compréhension pour un amateur de la spécialité : accompagner le lexique de spécialité par des équivalents en

- 8 Ces études ont été faites dans le cadre du projet Vinolingua, projet européen destiné à créer du matériel didactique pour les viticulteurs désireux d'apprendre une langue étrangère :

Vinolingua – Agreement : Leonardo da Vinci Programme (2009), *Lifelong Learning Programme, Multilateral Project for the development of innovation, Vocationally oriented language learning priority 4 – Develop Vocational Skills considering the labour market needs, Grant Agreement No. 2009-2179/001-001.*

Voir aussi la présentation du projet dans Lavric, 2013.

- 9 Voir par exemple Wichter 1994 et Wichter / Antos, 2001.

langage courant, se servir d'un métalangage, de paraphrases, d'exemples, de comparaisons et d'explications. (Rupprechter, 2012 : 23)

[L]es stratégies discursives de l'énonciateur s'expliquent par deux raisons principales : la façon dont il conçoit son public et la façon dont il veut se présenter lui-même. Le discours d'un dégustateur s'effrite sans aucun doute différemment selon le fait qu'il se croit devant un public d'experts ou d'amateurs. De même, le discours varierait selon une nécessité ou non de convaincre les interlocuteurs du statut d'expert. (Rupprechter, 2012 : 24)

La dégustation, surtout avec un public de non-experts, a en effet pour but d'introduire les visiteurs au domaine du vin et de faire apparaître celui-ci comme en principe accessible, mais aussi de conserver à ce qui est présenté, et notamment aux goûts et aux odeurs du vin, un peu de leur mystère, afin de créer et d'entretenir chez les profanes l'envie de se faire initier.

La stratégie peut donc consister à utiliser délibérément des termes difficilement déchiffrables et à voiler ainsi d'une certaine manière la signification du contenu, pour que le domaine de spécialité soit saisi comme un terrain d'exception auquel tout le monde n'a pas facilement accès. Dans ce cas-là, la langue de spécialité est utilisée pour transmettre une image positive de l'énonciateur et pour maintenir la distance entre l'expert et son public. (Rupprechter, 2012 : 23-24)

Comparons les deux passages suivants (Rupprechter, 2012 : 62-64) :

[9]

Le Pinot Noir a une couleur rouge (.) pas trop foncée, elle est plutôt rubis ou grenat, (.) et le bord du disque du verre (.) est transparent, (.) quand vous regardez sur sur du blanc, le bord du: du liquide, on l'appelle le disque, est blanc.

Au départ vous allez trouver un petit peu de: géranium, "la plante géranium", un petit peu géranium et peut-être un petit peu de de cerise, mais en bouche, vous risquez de rencontrer le premier la première bouche de pamplemousse, pamplemousse rose. [...] on va trouver du pamplemousse je crois hein↑ non↑ sentez un peu lagrume.

[10]

Und insgesamt wirkt der Wein sehr sehr breit, sehr komplex und sehr vielschichtig, im Trunk dann, (.) >DA MERKEN SIE, DER WEIN HAT KÖRPER, DER WEINHAT FULLE, DER WEIN IST KORPULENT>. Also der Wein hat auch Dichte, er hat eine feine Säure, die Säure unterstreicht die Trinkigkeit, was er hat. Aber trotzdem ist es sicherlich nicht ein schmaler Wein sondern es ist eben sehr sehr breiter dichter Wein, wie es eher typisch ist für den Gewürztraminer.

(Et au final le vin apparaît comme très très large, très complexe et très nuancé, quand vous le goûtez ensuite vous remarquez que le vin a du corps, que le vin a de la plénitude, que le vin est corpulent. Alors le vin a aussi de la densité, il a une acidité fine. L'acidité souligne le caractère coulant qu'il a mais pourtant ce n'est certainement pas un vin étroit mais c'est un vin très très large et dense comme c'est très très typique du Gewürztraminer.)

Le premier dégustateur opte pour une attitude très didactique, rattachant les sensations exprimées à des expériences tirées du quotidien et les termes utilisés à la langue de tous les jours ; alors que le second préfère impressionner son public par une kyrielle de termes spécialisés, plus évocateurs que précis, en tout cas pour le public présent. Notons donc que ce n'est pas parce que quelque chose aura été dit et décrit par le dégustateur, que les visiteurs auront pu suivre le sens précis de ce qu'on leur a expliqué – on est en présence d'un Dit qui reste partiellement un Non-entendu, ou bien, dans l'alternative d'un discours très didactique, d'un Dit explicatif qui est nécessaire pour assurer la compréhension du Dit de spécialité, avec un Non-dit qui correspond à tous les termes et à toutes les nuances que le locuteur a fait exprès d'éviter.

Il convient également de mentionner la différence fondamentale qui existe entre les dégustations faites par des viticulteurs et celles effectuées par des sommeliers (voir Rieder, 2013) : les deux rôles se distinguent en effet par des intérêts qui diffèrent. Le sommelier vend en principe son expertise, il est le super-expert de l'analyse sensorielle et de l'évaluation des vins ; il se concentrera donc sur les aspects visuel, olfactif et gustatif du vin en question, qu'il décrira le plus en détail possible, selon un schéma bien déterminé. Le viticulteur, lui, ne vend pas en premier lieu son expertise de dégustation, mais bien plutôt ses vins et partant, son expertise en tant que producteur de ces vins. Les deux professions « vendent » une expertise, mais celle du sommelier va en profondeur, alors que celle du viticulteur va en largeur, s'intégrant dans un paquet plus complet : une région, un vignoble, une cave, une entreprise souvent identique avec une famille, et pour le visiteur, une expérience vécue de vacances et de découverte. Dans cet ensemble, les caractéristiques sensorielles du vin ne constituent qu'un facteur parmi d'autres, un élément susceptible d'être simplifié et abrégé pour laisser plus de place à tout ce qui gravite autour. Le sommelier, lui, n'a pas ce choix-là : après une brève présentation de la région, il est appelé à exceller dans l'analyse sensorielle. Et si tel n'est pas le cas, il aura mal fait son travail. D'où un Dit qui se concentrera sur les nuances visuelles, olfactives et gustatives, et un Non-dit qui portera sur tout ce qui est convivial, amical, local, jovial autour de ce vin. Or tout ceci est au cœur du Dit lorsque c'est le vigneron lui-même, le producteur du vin, qui fait déguster : grand-père vigneron, cave douillette, vignoble au soleil, et grappes succulentes... et ce Dit du viticulteur est susceptible de remplacer et de réduire au Non-dit une bonne part de l'analyse sensorielle.

6. En terminologie (Lavric et al., 2008),

il s'agit très souvent de nommer des réalités complexes à travers des désignations claires, mais brèves. Toutes les langues se trouvent confrontées à cette exigence, mais les solutions qu'elles trouvent pour certaines réalités sont susceptibles de diverger. En Lavric et al. (2008), nous traitons ce phénomène sous le titre de « Cross-cultural diverging perspectives », et nous donnons l'exemple emblématique du *tiroir* français, qui se traduit en allemand par *Schublade* (littéralement : « *poussoir* ») – alors qu'en anglais il reste bien un *drawer*. C'est le même objet et le même geste caractéristique, mais chaque langue en choisit une autre phase.

En langage économique, on trouve ce type d'équivalence interlinguale antonymique entre d'une part le *contrat de vente* français et le *contract of sale* anglais, et de l'autre le *Kaufvertrag* (« *contrat d'achat* ») allemand ainsi que le *contrato de compra* espagnol, alors que l'italien préfère être explicite et utilise le terme *contratto di compravendita*.¹⁰ Des antonymes complémentaires peuvent donc désigner une même réalité dans différentes langues, lorsqu'ils en expriment chacun une perspective possible : une autre possibilité consiste à expliciter les deux perspectives.

Autre exemple tiré des réalités quotidiennes : l'*aspirateur* français a bien son équivalent *aspirador/a* en espagnol, mais en anglais, le même objet s'appelle *vacuum cleaner* et en allemand, *Saubsauger* (« *aspirateur de poussière* »), ce qui correspond à l'italien *aspirapolvere*. L'allemand et l'italien explicitent donc la chose qui est aspirée, l'anglais exprime la méthode, et le français et l'espagnol s'en tiennent tout simplement au type d'action.

En langage économique, nous trouvons des exemples comme le *service après-vente* français, identique à l'*after-sales service* anglais, mais qui correspond en allemand à *Kundendienst*, (littéralement : « *service au client* ») ; ce qui manque dans les quatre cas, c'est le produit auquel ce service est lié. Chaque terme exprime une vérité partielle, un élément d'un « *frame* » (le service, le moment, la personne), qui, à travers la nomination de certains éléments, est cependant toujours évoqué dans sa totalité. En effet, pour désigner des référents complexes, les langues se servent de désignations synecdochiques, car les désignations complètes risqueraient d'être trop longues et trop lourdes, p. ex. « *aspirateur de poussière travaillant sous vide* » ou « *service du produit après-vente au client* ». Le Non-dit répond donc au principe d'économie, mais différentes langues font des économies sur des éléments différents. Le Dit consiste à chaque fois en un terme complexe, avec un noyau fixe (*contrat, service, aspirateur*) et un modificateur choisi un peu au hasard.

10 Pour être exact, le *contrato de compravendita* existe aussi en espagnol.

7. En sémantique cognitive (Lavric, 1990 et 1997),

les « frames » et « schèmes » se font sentir là où ils donnent lieu à des malentendus ou à des pointes humoristiques. Pour analyser cela, rien de tel que l'étude des histoires drôles :¹¹

[11]

Un directeur engage une secrétaire sténodactyle.

– Je suppose que vous connaissez l'anglais, mademoiselle ?

– Non, minauda-t-elle. Mais ne vous en faites pas. Nous serons vite bons amis.

(H. Nègre: Dictionnaire des histoires drôles, Paris: Fayard 1983, p. 311, n° 789)

[12]

– Gargon, vous avez des cuisses de grenouille ?

– Oh ! non, monsieur ! C'est seulement les rhumatismes qui me font marcher comme ça !

(Nègre, op. cit., p. 780, n° 2048)

[13]

Une recrue traverse le casernement et un adjudant l'arrête :

– Hé, vous ! Comment vous appelez-vous ?

– Samuel Lévy...

– Quelle compagnie ?

– Lévy et Compagnie...

(Nègre, op. cit., p. 35, n° 59)

Toutes ces pointes fonctionnent sur le même principe : le premier interlocuteur produit un énoncé qui est censé être compréhensible « en contexte », c'est-à-dire qui appartient à un domaine qui s'impose de par la situation : travail de bureau, gastronomie, armée. Mais l'autre interlocuteur place l'énoncé dans un autre contexte, un autre « frame » (drague, santé, commerce), et révèle par là ses préoccupations véritables, qui ne cadrent pas avec les exigences de la situation. L'effet comique surgit à travers cette inadéquation qui se fait patente, l'être humain avec ses préférences et obsessions qui prend le dessus sur le rôle officiel que l'on attendrait de lui. Le Dit correspond au déclencheur du malentendu, qui est toujours un élément ambigu : *anglais, cuisse de grenouille, compagnie*. Les Non-dits sont au nombre de deux, les deux cadres ou domaines différents dans lesquels le Dit se voit inséré.

8. A l'interculturel (Lavric, 2002 et 2003),

les malentendus sont presque inévitables, et ils risquent de donner lieu à de fausses perceptions et de renforcer les stéréotypes (cf. Öberg 1994). Peut-on voir les différences interculturelles et les incidents qui s'y rapportent comme des conflits entre un Dit attendu et un Non-dit perturbateur, ou inversement ? On peut décrire le côté pragmatique des malentendus à travers deux catégories développées par Thomas (1983), les pannes pragmatolinguistiques (« pragmatolinguistic failure ») et les pannes sociopragmatiques (« sociopragmatic failure »).

Pragmatolinguistic failure [...] occurs when the pragmatic force mapped by S onto a given utterance is systematically different from the force most frequently assigned to it by native speakers of the target language, or when speech act strategies are inappropriately transferred from L1 to L2.

Sociopragmatic failure [...] refer[s] to the social conditions placed on language in use. (Thomas, 1983 : 91)

[W]hile pragmatolinguistic failure is basically a linguistic problem, caused by differences in the linguistic encoding of pragmatic force, sociopragmatic failure stems from cross-culturally different perceptions of what constitutes appropriate linguistic behaviour. (Thomas, 1983 : 99)

Pragmatolinguistic failure (caused by mistaken beliefs about pragmatic force of utterance)

Sociopragmatic failure (caused by different beliefs about, rights, « mentionables », etc.)

(Thomas, 1983 : 100)

En voici quelques exemples :

– malentendus pragmatolinguistiques :

[14]

C'est l'histoire d'une Autrichienne qui voyage dans un train en Espagne, dans un compartiment bondé de passagers espagnols. Comme il fait très chaud, elle propose d'ouvrir la fenêtre. Les autres lui répondent : « ¡No faltaba más! », ce qu'elle interprète comme une réponse négative, du genre : « Il ne manquait plus que ça ! »

En réalité « ¡No faltaba más! » en Espagne est une réponse positive, qui signifie plus ou moins

« Mais bien sûr, allez-y, il n'y a aucun problème ! »

Petit détail : pour dire « il ne manquait plus que ça ! », on utilise, paraît-il, la même formule, mais prononcée sur un autre ton...

¹¹ Voir aussi à ce sujet le travail de mon étudiante Elisabeth Koppi (2012) sur les malentendus et l'humour dans la bande dessinée argentine *Mafalda*.

[15] Autre épisode dans un train, mais cette fois-ci en France : une Autrichienne – à nouveau – est assise dans un compartiment, dans lequel elle est toute seule. À un certain moment, la portière s'ouvre et un monsieur lui demande quelque chose, mais comme le train fait beaucoup de bruit, elle ne comprend pas exactement quoi. Elle répond « Oui ! », pour indiquer qu'il y a encore de la place dans le compartiment. Sur quoi le monsieur referme la portière et continue son chemin, laissant la passagère interloquée. Plus tard il s'avérera que la question que l'on pose dans cette situation en Autriche, c'est : « Ist hier noch frei ? » (littéralement : « Est-ce encore libre ici ? »), alors qu'en France on demande : « Les places sont prises ? »

– malentendus sociopragmatiques :

[16] Du temps où ils étaient encore une espèce rare, les étudiants Erasmus étaient accueillis dans notre institut comme des amis, qui allaient et venaient et se liaient d'amitié avec l'un ou l'autre des collaborateurs. Un de mes collègues, qui passe, je dois l'avouer, pour très curieux, leur demanda un soir ce qu'ils avaient encore prévu pour cette soirée, s'ils allaient sortir et où... Ce qui déclina une vague d'indignation inattendue auprès des Erasmus, qui ressentirent cette question comme une intrusion dans leur sphère privée. Alors que dans notre institut au moins, le professionnel et le privé, à cette époque-là, ne faisaient jamais l'objet d'une séparation bien nette...

[17] Une amie à moi a épousé un Iranien et elle est allée vivre avec lui en Iran – c'était encore au temps du Chah. En découvrant cette culture, elle s'est émerveillée de la gentillesse et de l'hospitalité des Iraniens et Iraniennes : en effet, à chaque fois quelle passait dans sa rue, toutes les voisines étaient à leur porte et lui faisaient signe d'entrer ! Jusqu'à ce qu'un jour elle s'avise d'accepter l'une de ces invitations... Étonnement et l'horreur peintes sur le visage de la voisine lui firent comprendre très vite que le geste en question n'était qu'un rituel qu'il ne fallait surtout pas prendre au sérieux.

En (14) – premier malentendu pragmatolinguistique – nous voyons une formule toute faite (*No falhaba más!*) qui, pour un étranger, ne dit pas explicitement ce qu'elle fait. La force illocutive n'est pas transparente, et cela donne lieu à un malentendu. C'est un Dit qui est trop opaque, et le Non-dit que l'on n'arrive pas forcément à deviner, c'est l'acte de langage auquel correspond la formule en question.

En (15), par contre, il y a une divergence interculturelle entre les formules à utiliser dans une certaine situation. N'importe lequel des deux Dits possibles (*Est-ce encore libre ici ?* et *Les places sont prises ?*) ferait l'affaire, mais il se trouve que l'un seulement est conventionnalisé dans chacune des deux cultures. Le malentendu, lui, se produit aussi parce que le bruit couvre la voix et qu'il y a donc un Dit qui

n'est pas entendu. Mais c'est la divergence culturelle qui empêche la protagoniste de deviner juste.

Si nous passons aux malentendus sociopragmatiques, nous voyons que (16) est dû à une divergence interculturelle au niveau de la dimension « proximité – distance », qui est une dimension culturelle fondamentale au sens de Hofstede (1980) (bien qu'elle ne figure pas dans la liste de Hofstede¹² à proprement parler) – même si celle-ci ne concerne peut-être que la culture de notre institut à l'époque (par rapport à la culture estudiantine française), qui acceptait des Dits beaucoup plus personnels et beaucoup plus intimes que ce qu'on attend en général dans une relation étudiants-professeurs.

(17) pourrait, lui aussi, s'interpréter selon cette dimension « proximité – distance ». Mais il semble plus intéressant de l'interpréter en termes de modalité d'un énoncé. C'est la modalité qui est en jeu lorsque nous décidons d'interpréter un énoncé comme ludique ou humoristique, ou bien comme sérieux et pour de bon. Dans l'épisode iranien décrit, c'est la modalité rituelle ou conventionnelle qui s'oppose à la modalité littéraire, selon laquelle mon amie a voulu interpréter le geste d'invitation de ses voisines. Dans une culture étrangère, il faut savoir déchiffrer ce qui est pure politesse, et ce qui est invitation pour de bon. Cela ne fait pas partie du Dit, puisque le Dit correspond au rituel, ou dans d'autres cas à la plaisanterie. Alors que la modalité non sérieuse, non authentique, est le fait d'un Non-dit accessible seulement à ceux qui connaissent bien la culture en question.

9. Dans le discours médiatique économique et sportif (Lavric / Weidacher sous presse a et b),

qui est lui aussi une sorte de culture à part, il est intéressant de voir ce qui est dit, par rapport à ce qui est systématiquement passé sous silence. Ou plutôt, il est intéressant de prendre conscience des habitudes de couverture médiatique et de formulation des informations – habitudes que nous avons si profondément intériorisées que nous serions sérieusement irrités si un reportage contrevenait à ces conventions qui nous sont familières. Voyons-en quelques exemples, qui gravitent tous autour du phénomène du *ranking*, du classement, du palmarès (et les expressions s'y rapportant sont en gras, et soulignées pour les plus importantes) :

12 Les dimensions de Hofstede sont : Power distance, individualism vs. collectivism, uncertainty avoidance, masculinity vs. femininity, long term vs. short term orientation, indulgence vs. restraint, cf. [Cultural dimensions theory] 2015.

[18] Le Gers caracole en tête parmi les vins blancs

[...] Cette conjonction vigneron-cœnologues a pour résultat de voir le département du Gers caracoler en tête des départements pour la production de vin IGP blanc et de se classer à la quatrième position derrière l'Hérault, l'Aude et le Gard, toutes couleurs confondues. (<<http://www.sudouest.fr/2013/06/15/le-gers-caracole-en-tete-parmi-les-vins-blancs-1085966-4627.php>>)

Cavalier de haute précision
(Steve Guerdat) A l'automne, un titre acquis au Grand Prix de Rio de Janeiro permet au trentenaire de se hisser durant un mois, à la première place du classement Rolex Ranking de la FEI. Rejoignant sur ce piedestal ses prédécesseurs et compatriotes Markus Fuchs et Pius Schweizer, Steve Guerdat confirmait ainsi la force de frappe de l'équitation helvétique sur l'échiquier mondial.

(<http://www.lenonde.fr/sport/article/2013/04/25/cavalier-de-haute-precision_3166564_3242.html>)

Premier constat : ce qui intéresse surtout et avant tout, en économie comme en sport, c'est le leader, le premier, le gagnant, le vainqueur. C'est là la place la plus mentionnée, la plus commentée, sur laquelle se concentrent les moyens lexicaux et métaphoriques de manière quasi spectaculaire.¹³ Et plus encore lorsque le classement n'est pas envisagé sous son aspect statique comme en (18), mais sous son aspect dynamique, de lutte pour le leadership, tel qu'il apparaît en (19) – et aussi en (20) et (21), qui montrent que les concurrents, les deuxième, troisième et autres, sont mentionnés surtout comme protagonistes de cette course à la victoire (c'est bien là la métaphore la plus utilisée):

[20]

Samsung leader incontesté de la téléphonie mobile
Le coréen est numéro un pour tous les types de téléphones portables, y compris les smartphones, où il travite la première place à Apple.

Selon un bilan du premier trimestre 2012 publié mardi par le cabinet IDC, le groupe coréen prend la première place des fabricants de téléphones, y compris sur le créneau des téléphones multifonctions, où il passé devant Apple... IDC souligne que la course entre Apple et Samsung est restée serrée durant tout le trimestre, et explique la première place de Samsung par ses « relations anciennes avec les opérateurs dans plusieurs marchés. » (<<http://www.laribune.fr/technos-medias/telecoms/20120501/trib000696384/samsung-leader-incontesté-de-la-téléphonie-mobile.html>>)

13 Pour les métaphores dans les langues de spécialité, cf. Richardt, 2005.

[21]

GP 250 : Aoyama plus près du titre que jamais

Malmené depuis trois Grands Prix, Hiroshi Aoyama a repris l'avantage à l'occasion de l'avant-dernière épreuve de la saison.

Le pilote Honda s'est en effet brillamment imposé sur le circuit de Sepang. Longtemps devancé par Jules Cluzel et Marco Simoncelli, Aoyama a pris la tête peu après la mi-course, et à la force du poignet a réussi à semer ses adversaires. Derrière, Jules Cluzel s'est mis par terre, tout comme Mike Di Meglio et Alvaro Bautista. Quant à Marco Simoncelli, il a cédé sa deuxième place sur la ligne d'arrivée à Hector Barbera. A la veille du Grand Prix de Valence, Aoyama compte dix-neuf points d'avance sur Simoncelli. Il faudrait désormais un miracle pour que l'Italien détroche un second titre de champion du monde.

(<<http://www.motorevue.com/site/gp-250-aoyama-plus-pres-du-titre-que-jamais-44746.html>>)

Il est pourtant des exceptions à cette règle générale, et on verra pourquoi un journaliste peut être amené à mentionner des placements comme 7^e, 18^e, 39^e etc., ce qu'en allemand on qualifierait de « unter ferner hiefen »¹⁴ :

[22]

Cosmétique, agro et luxe pour les Français

L'Oréal est l'entreprise française disposant de la meilleure réputation sur les 15 plus gros marchés mondiaux. Derrière l'entreprise de cosmétique hexagonale à la 17^e place, on retrouve Michelin à la 21^e place, Danone en 26^e position et LVMH 39^e.

7 compagnies françaises sont présentes dans ce top 100.

(<<http://www.cnefrance.fr/news/google-apple-samsung-ou-sony-quelles-sont-les-marques-les-plus-reputees-39789572.htm>>)*

[23]

HEC, une première place incontestée

Dans le célèbre ranking du quotidien britannique Financial Times, le MBA d'HEC arrive 18^e, celui de l'Insead, 2^e. En ce qui concerne le classement 2007 du FT des meilleures business schools européennes, HEC arrive sur la première marche du podium avant London Business School.

(<<http://entreprisefigaro.fr/hec-classement.html>>)

Il s'agit bien évidemment, de repérer les placements des concurrents français à l'interieur d'un classement international, donc d'adopter une perspective strictement

14 Littéralement, « fermer hiefen... » signifie « ont participé aussi à la course... », et « unter ferner hiefen », « dans la rubrique ont participé aussi... ». Cette expression idiomatique correspond donc à peu près à « se trouver n'importe où dans le classement, à une place qui ne vaut pas la peine qu'on la mentionne ».

nationale, à l'intérieur de laquelle on peut à nouveau se consacrer au rituel du classement des trois ou quatre meilleurs.

Mis à part cet engouement pour les meilleurs, pour ce qu'on appelle aussi le *podium*, ou le *top 3*, *top 5* ou *top 10*, une seule position permet encore de se faire mentionner et orner de métaphores, c'est – on l'aura deviné – celle de dernier du classement :

[24]

La filière porcine française lanterne rouge européenne
 Les bons résultats techniques des éleveurs de porcs français ne suffisent pas à compenser les insuffisances industrielles. Pour la compétitivité, La France se classe au cinquième et dernier rang des principaux producteurs de porcs en Europe selon une étude réalisée par Ifip (Institut technique du porc), (http://www.ouest-france.fr/actu/AgricultureDet_-La-filiere-porcine-francaise-lanterne-rouge-europeenne_3640-2199699_actu.Htm)

10. Dans les politiques linguistiques des entreprises (Lavric, 2008),

il y a les langues officielles et les autres, celles qui sont prévues par la politique linguistique et celles qui interviennent sans que la direction ne s'en aperçoive. Par exemple, une entreprise multinationale peut très bien prévoir, pour tous les types de communication interne, « English only » comme la solution linguistique universelle. Cela n'empêchera pas les filiales situées dans différents pays de parler chacune sa langue locale, car on n'empêche pas deux personnes ayant la même langue maternelle de parler en cette langue lorsqu'elles se rencontrent. Ce n'est que dans les documents officiels et les réunions transnationales que l'on suivra au pied de la lettre la politique linguistique imposée par la centrale.

Autre cas de figure : celui de la petite ou moyenne entreprise dans laquelle le patron est convaincu que l'anglais seul suffit pour tous les besoins communicatifs externes avec les clients, et où les collaborateurs et collaboratrices font de leur mieux pour s'adapter linguistiquement aux interlocuteurs les plus divers, mobilisant des ressources linguistiques variées et souvent approximatives dont leur patron ne se doute même pas.

Le Dit de la politique linguistique correspond à l'anglais ou à une série de grandes langues – très souvent à l'« English only » –, le Non-dit qui correspond à la réalité est toujours plus complexe et plus efficace, il tisse des réseaux de choix linguistiques adaptés à chaque situation individuelle.

Cependant, il existe aussi la situation inverse, celle d'un manque de connaissances linguistiques qui n'est même pas perçu par les entreprises concernées.

Nombreuses sont les entreprises qui ont des rapports réguliers avec une certaine aire linguistique et qui affirment ne jamais utiliser la langue du pays en question.¹⁵ Bien évidemment, il se peut que l'autre partenaire fasse, lui, tout l'effort linguistique d'adaptation. Mais on tombe aussi très souvent sur des entreprises de export ou de tourisme qui se plaignent des mauvaises connaissances linguistiques de leurs clients – sans se rendre compte que ce serait à eux en tant que vendeurs de faire un effort pour surmonter cette barrière linguistique. Ce Non-dit est donc un Non-vu, un Non-perçu, un manque d'autocritique qui empêche de résoudre les problèmes de communication parce qu'on ne s'en reconnaît pas soi-même responsable.

11. Dans l'enseignement des langues (Lavric, 2009a : 184),

ma pratique de l'enseignement au niveau universitaire m'a montré qu'il existe des faits et des règles de la langue française que l'on a apparemment tendance à taire aux apprenants. Comment expliquer sinon la surprise des étudiants – même avancés – de français devant une formule simple comme

de + des = de, de + du = de,

qui explique de manière claire et systématique l'emploi de l'allomorphe zéro des articles indéfini pluriel et partitif avec la préposition *de*, voir des exemples comme *j'ai besoin de lait, je me souviens de journées heureuses...* (avec bien évidemment la variante *d'* devant les voyelles : *j'ai besoin d'or, je me souviens d'amis fidèles*).

Il règne en effet, du moins chez les germanophones, une confusion terrible sur cet allomorphe, dont on connaît l'existence mais non pas les règles d'emploi. Ce qui vient aggraver la chose, c'est la fréquence des exemples comprenant l'expression *avoir besoin de*, dont l'équivalent allemand *brauchen* se construit sans préposition. Dans *j'ai besoin de lait, j'ai besoin d'or, de lait et d'or* sont ainsi perçus comme des variantes de *du lait et de l'or* (et non pas de *de + du lait et de + de l'or*) dont on ne s'explique pas la particularité dans la détermination.

Ce n'est là qu'un exemple de Non-dit grammatical, et je suis persuadée qu'il en existe d'autres, où il devrait être possible d'améliorer l'enseignement de la grammaire à travers des règles plus raffinées, plus claires, plus contrastives, en un mot plus linguistiques. Ce qui serait une façon de perfectionner le Dit et de réduire de manière significative le Non-dit grammatical.

¹⁵ Un besoin linguistique non perçu existe selon Vandermeeren (2005 : 162) pour des « [c]ompanies who are in regular business contact with a certain country and claim that it is not or only occasionally necessary for them to use that country's language »; voir aussi Vandermeeren, 1998.

12. En analyse d'erreurs (Lavric, 2000 et Fischer / Lavric, 2003), l'apprenant est souvent confronté à des situations comme celle qui est parodiée par Ionesco dans « La leçon » :

[251]

Le professeur : Les roses de ma grand-mère sont aussi jaunes que mon grand-père qui était asiatique. [...] Traduisez cela en ... roumain.

Élève : Les ... comment dit-on roses, en roumain ?

Le professeur : Mais « roses », voyons.

Élève : Ce n'est pas « roses » ? Ah, que j'ai mal aux dents...

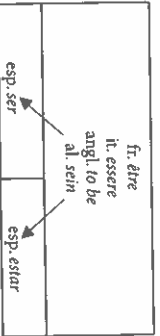
Le professeur : Mais non, mais non, puisque « roses » est la traduction en oriental du mot français « roses », en espagnol « roses », vous saisissez ? En sardannpali « roses »...

Élève : Excusez-moi, Monsieur, mais... Oh, ce que j'ai mal aux dents... je ne saisis pas la différence.

Le professeur : C'est pourtant bien simple !

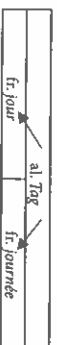
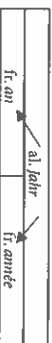
(E. Ionesco, La leçon, Paris 1954, 72)

L'on demande souvent à l'apprenant de faire, dans la langue cible, des distinctions que sa langue maternelle ne connaît pas, et dont il se passe donc fort bien dans sa vie quotidienne – du moins, c'est là l'impression qu'il va forcément avoir. Tous ceux qui ont appris l'espagnol ont été stupéfaits et déconcertés par le fait qu'une langue puisse disposer de deux verbes *être*. *Ser* et *estar* se partagent en effet selon un schéma sophistiqué ce qui constitue le domaine d'un seul verbe dans la plupart des langues européennes. J'appelle une telle constellation « structure divergente », et je la représente graphiquement comme suit :

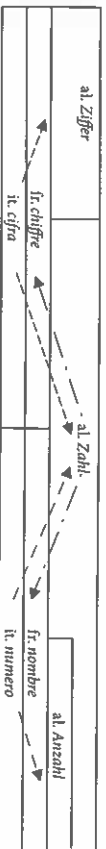


Face à une telle structure, les élèves ont tendance à surgénéraliser l'une des deux variantes, celle qu'ils ont apprise d'abord ou celle qui ressemble à leur langue maternelle. Et même lorsqu'ils auront compris qu'il y a une divergence, ils auront du mal à en comprendre et à en appliquer le principe. Car ce Dit double, cette distinction que fait la langue cible, reste un Non-dit dans leur langue maternelle, qui exprime le monde entier sans se soucier de cette différence. En ce sens, apprendre une langue, c'est bien restructurer le monde : les difficultés lexicales, mais aussi grammaticales des apprenants remontent pour une grande partie à ce genre de structures. Pour un germanophone, par exemple, qui ne connaît qu'un

temps de la narration au passé, la « *Mitvergangenheit* », la distinction que font les langues romanes entre imparfait et passé simple (ou équivalents) est un mystère qu'ils mettent des années à percer. À propos d'années, la distinction entre *an* et *année* en français constitue également une structure divergente par rapport à l'allemand, qui ne connaît qu'un seul mot *Jahr*. Il en est de même pour *jour* et *journée* par rapport à *Tag* :



Les exemples sont légion, et à y regarder de plus près, ils ne sont pas tous aussi simples. Voici un schéma des correspondances et divergences qui caractérisent le champ sémantique de *chiffre/nombre* entre l'allemand, le français et l'italien :



Le schéma révèle qu'il existe dans ce champ non moins de trois structures divergentes, l'une de l'allemand vers le français et l'italien, pour les équivalents de *Zahl*, et les deux autres du français et de l'italien vers l'allemand, pour la traduction de *chiffre/cifra* d'une part et pour celle de *nombre/numero* de l'autre. Les apprenants franco- et italo-phones d'allemand risquent donc de rencontrer au moins autant de difficultés que les germanophones qui apprennent l'une des deux langues romanes.

13. En didactique (Lavric, 2013/2014),

Qu'est-ce qui empêche les élèves de parler dans la langue cible ? Et qu'est-ce qui les y invite ?

Cette question est le réflexe d'une recherche menée en coopération avec deux de mes étudiants (Rousseau, 2006, Beller, 2007) sur le rôle de la langue maternelle en classe de langue étrangère, dans le cadre de l'enseignement scolaire du français en Autriche, et de l'allemand en France. Il s'est en effet avéré que, du moins durant les quatre premières années d'apprentissage, l'usage de la langue cible par les élèves est cantonné à quelques domaines bien particuliers : les rituels d'ouverture du cours (date et absences), et les réponses aux exercices. Exercices qui sont très souvent des exercices écrits que l'on corrige ensemble – donc de l'écrit lu et non pas de l'oral spontané ; et d'autres fois des exercices oraux basés sur un texte que

l'on vient de lire et d'expliquer, donc de l'oral, mais qui n'est pas spontanément non plus, puisqu'il se base sur la reproduction d'une source écrite. Ce qu'on ne trouve pas ou très rarement, c'est une interaction libre des élèves entre eux, ou des élèves avec le professeur, qui aurait lieu en langue cible.

On sent du côté des élèves une véritable réticence à employer la langue étrangère. Dans toute les transcriptions de cours faites par Rousseau et par Belier, les interventions spontanées des élèves en langue cible sont très peu nombreuses :

[26]

1 *Ea* : David, est ce que tu as apporté le contrôle ?

2 *A* : Nein, hab sie zu Hause vergessen.

3 *Ea* : La prochaine fois, s'il te plaît, sinon je ne l'accepte plus, d'accord.

4 *A* : Oui, d'accord.

(Corpus Rousseau – enseignement du français en Autriche)

Double résistance passive, il n'a pas fait le devoir et il réagit en langue maternelle à une question posée en langue cible. Lorsque le professeur ne lui en tient pas rigueur, il passe à la langue étrangère pour une réponse très simple.

L'élève du passage qui suit est plus astucieux, il a oublié son cahier, et pourtant il se fait applaudir, parce qu'il rapporte ce fait dans la langue cible :

[27]

1 *Ea* : Bonjour, votre devoir était dans quel livre, à quelle page ?

2 *A* : Je ne trouve pas mon cahier d'exercices, Madame.

L'enseignante applaudit.

3 *Ea* : Très bien, en français !

(Corpus Rousseau – enseignement du français en Autriche)

Ce qui montre deux choses : le choix de la langue est thématiqué et négocié en classe. Et le fait qu'un élève utilise la langue cible comme langue de communication, spontanément, sans lien avec un exercice ou une question du professeur, est perçu comme exceptionnel.

Les élèves interviennent donc presque toujours en langue maternelle, que ce soit pour poser des questions, pour discuter des devoirs à faire, pour négocier le programme de l'examen, pour réfléchir sur la grammaire ou pour sémantiser des unités lexicales nouvelles. Il n'y a que les professeurs qui ont beaucoup de cran qui insistent pour que les élèves posent leurs questions dans la langue cible et profitent ainsi de cette occasion d'utiliser activement la langue qu'ils apprennent. Ce sont les « puristes », les durs, qui essaient de faire le cours uniquement en langue étrangère. Ce qui aboutit très souvent – hélas ! – à un monologue du professeur. Celui-ci a le choix, à ce qu'il parait, soit d'obtenir de la part des élèves des interventions en langue maternelle, soit de ne pas obtenir d'interventions du tout. Il peut donc

choisir d'être – pour le dire de manière quelque peu caricaturale – soit un bon professeur de langue, soit un bon professeur et pédagogue tout court.

Alors comment rompre ce cercle vicieux ? Comment échapper à ce dilemme ? Comment arracher les élèves à ce Non-dit qui est un mutisme, ou à cet autre Non-dit qui est un Non-dit en langue étrangère ? Que faire pour qu'ils apprennent à se servir de la langue cible comme d'un moyen de communication à part entière, un moyen de communication à eux, un outil qu'ils ont le courage de manier même si ce n'est pas de manière parfaite ?

On peut invoquer ici des méthodologies comme les jeux de rôle, des attitudes comme une plus grande tolérance envers les fautes, des expériences comme celle des séjours à l'étranger, des enrichissements comme les jumelages de classes, des bases émotionnelles comme celle d'une ambiance amicale et chaleureuse en classe – tout ceci pourra aider, mais la question reste ouverte, elle s'impose avec force et ne peut recevoir de réponse que dans la pratique vécue de chaque classe de langue individuelle et particulière.

14. En théorie de l'apprentissage/acquisition (Kirchler, 2013),

on peut se poser la question de savoir comment se dessinent le Dit et le Non-dit dans les situations de production, lorsque la compétence n'est pas à la hauteur de l'intention communicative ? Quelles peuvent être les stratégies des apprenants face à une lacune lexicale, un mot qui leur manque parce qu'ils ne l'ont pas encore appris ou qu'ils ne se le rappellent plus ? Cette question est traitée dans les recherches sur ce qu'on a appelé « communications strategies »¹⁶, et elle a fait l'objet, entre autres, du mémoire de maîtrise d'une de mes étudiantes, intitulé « *Inferenzen interlinguistiques et stratégies compensatoires plurilingues chez les apprenants germanophones de français L4 au Tyrol du Sud* » (Kirchler, 2013). Les élèves qu'elle a étudiés avec la méthode de la conversation rédactionnelle se servent des stratégies suivantes (cf. Kirchler, 2013 : 56) :

16 Voir la définition de Faerch / Kasper, 1983 : 36 : « [C]ommunication strategies are potentially conscious plans for solving what to an individual presents itself as a problem in reaching a particular communicative goal. » On peut citer également à ce sujet les travaux d'Oxford, 1990 et ceux de Cohen, 2012, qui divergent entre eux quant au degré de conscience que peuvent avoir les apprenants au sujet de ces stratégies. Les stratégies communicatives englobent aussi des stratégies d'apprentissage, mais ce qui nous intéresse ici, ce sont les stratégies compensatoires, c'est-à-dire des stratégies ad hoc avec lesquelles l'apprenant tente de pallier à des lacunes qui surviennent dans la production en langue étrangère.

- a. coopérer avec le/la/les collègue/s du groupe de travail ;
- b. recourir à une autorité (professeur),
- c. consulter des sources extérieures comme les dictionnaires ou internet,
- d. recourir à d'autres langues de leur répertoire pour deviner le mot (ce qui constitue le focus principal de l'étude de Kirchner 2013) ;
- e. recourir aux connaissances de la langue cible et raisonner par analogie ;
- f. remplacer ce qu'ils ont voulu dire tout d'abord par une périphrase ou éviter complètement le mot en question.

Lorsqu'on parle du Dit et du Non-dit, c'est le dernier point, la paraphrase et l'évitement, qui nous intéresse tout particulièrement. Il s'agit donc de surmonter une lacune lexicale en trouvant des alternatives, quitte à modifier voire appauvrir le message transmis. Dans la périphrase, le mot qui fait défaut est remplacé par un autre du même champ lexical (cf. Kirchner, 2013 : 66–75), par exemple, *piscine* est remplacé par *le lieu où on peut faire de la natation*. Mais tous les remplacements ne sont pas aussi réussis. Pour parler du public d'une manifestation sportive, les élèves cherchent le mot *visiteurs*, mais ils n'arrivent pas à le déduire correctement du verbe *visiter* qu'ils connaissent pourtant. Finalement, ils changent de stratégie et écrivent *les gens*. Ce terme est moins explicite, mais dans le contexte donné il peut être tout à fait fonctionnel. Ceci est peut-être valable aussi pour le groupe délégués qui veut décrire une *attaque à main armée*, mais à qui il manque le terme correspondant ; ils ont l'idée décrire à la place : *ils prennent leurs pistoles*. À part les petites erreurs morphologiques, il est tout à fait probable que le message passe et que leur périphrase évoque tout à fait le bon « frame ».

Un autre exemple est déclenché par la lacune du mot *mois* pour désigner un espace temporel. Les élèves finissent par le remplacer par la périphrase *trente jours*, qui est presque un synonyme. Mais auparavant, ils avaient déjà envisagé décrire à la place *une semaine* ou *un an*, donc, de modifier carrément le message en fonction du vocabulaire qu'ils connaissent. C'est exactement ce qui se passe pour un autre groupe d'élèves qui raconte une histoire de gangsters et qui veut exprimer l'idée que le héros est accompagné de sa femme. Mais comme ils ignorent le mot français pour *femme, épouse*, et qu'ils n'arrivent pas non plus à le déduire du mot italien *moglie*, ils finissent par changer de scénario et par présenter leur héros comme accompagné de sa *mère*.

La stratégie la plus radicale dans ce contexte est celle du Non-dit absolu, c'est-à-dire la stratégie de l'évitement (cf. Kirchner, 2013 : 80–83). Celle-ci est favorisée par les cultures scolaires courantes qui font dépendre les notes du nombre de fautes commises et conduisent ainsi les apprenants à éviter les risques autant que possible. Deux exemples assez typiques sont fournis par les élèves qui ont pour

taâche décrire une visite guidée de la ville de Bolzano. Après maintes hésitations sur les termes français corrects pour *châtaigne* (un fruit important sur le marché de cette ville) et pour la *salle d'escalade* (ils sont pourtant arrivés à une périphrase tout à fait compréhensible, *maison d'escalade*), ils décident finalement d'abandonner les deux idées et de passer complètement sous silence ces éléments-là de la visite. C'est vraiment dommage, non seulement pour les visiteurs potentiels de Bolzano, mais encore pour le professeur, qui aurait certainement apprécié l'emploi d'un mot aussi rare et difficile qu'*escalade*. Ce n'est qu'à travers une culture nouvelle de la faute, une acceptation de celle-ci comme une nécessité de l'apprentissage, et un encouragement à la créativité lexicale que l'on arrivera peut-être un jour à déjouer l'empêchement du Non-dit sur les classes de langue.

En rassemblant cette collection de Dits et de Non-dits que j'avais croisés dans ma longue vie de linguiste, je suis tombée inopinément sur un troisième aspect qui complète et dépasse la dichotomie en question. Cette troisième catégorie que je voudrais proposer à réflexion, c'est le Trop-dit. On le repère par exemple :

15. Dans les menus des restaurants (Lavric, 2009b),

où plus on énumère d'ingrédients et plus on explicite la préparation, plus le plat devient cher. C'est ce qui ressort de mes études sur les stratégies de valorisation employées dans les dénominations de plats pour donner au client une impression de qualité et de sophistication.¹⁷

[281]

- a. *Filet de bœuf Simenttal mariné en deux cuissons, poêlé au tabac de champignons par-fumé à la hêche*
- b. *Filet de turbot cuit dans son jus, jumelet aux herbes du Domaine, sauce Champagne, risotto 'Canaroli' poêlé*
- c. *Vol-au-vent de grande cuisine bourgeoise avec poulet, ris de veau, champignons selon la saison*
- d. *Lobe de foie de canard de la ferme du Puntoun cuit au torchon, café, beurre de cacao au vin de porto aux épices*
- e. *Tourteaux sur une gelée de poule à la citronnelle de Madagascar, salade de micro légumes*
(Le Château du Domaine St. Martin, Vence)

17 Voir aussi les travaux de mes étudiants Oberwalder, 2008 et Braun, 2009, la première sur les noms de plats français et le second sur les noms de plats espagnols.

- [29]
 a. Jarrat « de veau de lait sous la mère » de Dordogne longuement braisé, servi à la cuillère
 un os farci au riz de veau, godiveau lyonnais aux cépes, jus de veau
 b. La traditionnelle quenelle de brochet lyonnaise « revue et corrigée »
 queues détrevissées, pattes rouges, sauce Nantua, laitances de carpe au jus brun
 c. Pâté de grande cuisine bourgeoise
 suprêmes de poulet de Bresse – aiguillettes de canard – foie gras
 (Restaurant Léon de Lyon, Lyon)

- [30]
 a. Ensalada de langostinos y maldijas caramelizadas de cordero lechal en su caldo de calabacin con vinagreta de frutos secos
 b. Terrina de higado de pato fresco sobre compota de zanahorias y naranja con caramelo de cabernet-sauvignon
 c. Pastel de marisco
suave matrimonio de colores y sabores sobre carpaccio de tomate, calabacin y berenjenas
 (restaurant anonyme, Espagne)

Méfiez-vous aussi des adjectifs comme *traditionnelle* (29b) ou *fresco* (30b), des qualifications comme *de grande cuisine bourgeoise* (28c, 29c), des indications de provenance comme *du Domaine* (28b), *de la ferme de Puntoun* (28d), *de Dordogne* (29a), *de Madagascar* (28e) ! À ne pas oublier les précisions comme *bœuf Simmental* (28a) ou *veau de lait sous la mère* (29a), et même les petits mots inoffensifs comme les articles (*la traditionnelle quenelle de brochet*, 29b), les possessifs (*cuit dans son fumet*, 28b) et les prépositions (*sur une galette de poulet* (28e), *sobre compota de zanahorias* (30e), *sobre carpaccio de tomate* (30c), *en su caldo de calabacin* (30a)) : tout ceci, on vous le fera payer cher. Ou bien, si on veut y voir le côté positif : excellent service et le raffinement des plats ont aussi une contrepartie linguistique... qui, d'ailleurs peut s'aventurer jusqu'à faire de l'esprit (*revue et corrigée*, 29b) voire de la poésie (*suave matrimonio de colores y sabores*, 30c).¹⁸

18 On remarquera qu'il existe une stratégie de valorisation qui est possible et employée dans à peu près toutes les langues européennes, sauf en français : c'est d'introduire un élément français dans la dénomination du plat, voir en allemand p. ex. *Schweinsmédallions*, *Spargelvinagrette*, *Mousse au chocolat*, ou en espagnol *patatas soufflées*, *salsa de foie*. Ceci est dû bien évidemment au renom international de la cuisine française.

16. Dans la conversation quotidienne (Lavric, 2007a, 2010a, 2013b et sous presse),

où des hyperboles et exagérations de tout type sont monnaie courante, ce qui a déjà été décrit par Stempel, 1980 et 1983. Sa contribution de 1983 s'intitule (je traduis) : « *Jouble tout !* » *Remarques sur l'hyperbole dans la rhétorique quotidienne*. C'est un phénomène sur lequel je suis tombée en étudiant les numéraux. On a tendance à penser que leur sémantique est on ne peut plus simple : 10 = 9 + 1 et 11 = 1 + 1, voilà. Que penser alors d'exemples comme les suivants :

- [31]
 Asta se vede de o sută de ori pe zi.
 (Cela se voit une centaine de fois par jour)
- [32]
 Pot exista o mie de motive pentru asta.
 (Il peut y avoir un millier de motifs pour cela)
- [33]
 Cu o probabilitate de nouăzeci și nouă de procente
 (Avec une probabilité de quatre-vingt-dix-neuf pourcent)
- [34]
 Vă rog, douăzeci și doi.
 (Deux mots, je vous en prie !)
- [35]
 Mă întorc în trei minute!
 (Je serai de retour dans trois minutes !)
- [36]
 Doi/trei pași, trei picături...
 (Deux/trois pas, trois gouttes...)

Dans la conversation courante, bon nombre de numéraux ne correspondent pas à un décompte exact, mais bien à une évaluation subjective et exagérée. Cela peut aller dans les deux sens : l'hyperbole augmentative ou *auxèse* comme en (31) à (33), exprimée à travers des chiffres grands et ronds comme *cent* ou *mille*, et l'hyperbole

diminutive ou *méiose* telle qu'elle apparaît en (34) à (36), qui se sert des chiffres petits comme *deux*, *trois* ou *cinq*.¹⁹

Dans la conversation, d'ailleurs, les interlocuteurs ne s'en inquiètent pas, ne s'en formalisent pas, ils passent outre parce qu'ils savent bien que le chiffre donné n'est pas à prendre au sérieux. Par implicature ils comprennent que *mille* dans ces cas-là signifie tout simplement *beaucoup de*, et *trois* est équivalent à *peu de* ou *quelques rares*. Dans les deux cas il s'agit d'un Trop-dit: puisqu'on abonde dans un sens comme dans un autre sans absolue nécessité, dans un simple et très compréhensible besoin d'expressivité.

17. Dans l'interprétariat (Lavric, 2007b),

où il est des situations dans lesquelles l'interprète y rajoute du sien, et où cela peut permettre de sauver la situation. Je donnerai pour cela deux exemples. Le premier a été rapporté par D.J. Bjelic dans une présentation à la 7^e International Pragmatics Conference à Budapest en 2000 : cela se passe au moment de la guerre de Yougoslavie, dans le cadre de son travail comme interprète pour les réfugiés bosniaques qui arrivaient aux Etats-Unis. Soudain, par un effet de pur hasard, la femme bosniaque qu'il était chargé d'accompagner se trouva face à une foule de journalistes, tous les micros braqués sur elle, et on lui demandait ce qu'elle pensait de la situation. L'interprète traduisit la question et s'appropriera à traduire la réponse, mais cette réponse tardait à arriver. Les caméras du monde entier étaient dirigées sur elle, et cette pauvre femme n'eut pas le courage de formuler une réponse. Alors le traducteur, répondant à une inspiration soudaine, se fit entendre : « Nous sommes émus et reconnaissants de l'aide que vous apportez aux réfugiés bosniaques, et les mots nous manquent pour exprimer notre gratitude. » L'interprète ici va au-delà de son rôle de traducteur fidèle, il prend l'initiative pour combler la lacune communicative laissée par celle dont il se sent responsable. C'est bien le rôle du « community interpreter », et s'il a dit plus que ce que sa protégée lui avait donné à traduire, il a agi tout à fait dans son intérêt et en accord avec les exigences de la situation. Est-ce un Trop-dit ? Superficiellement peut-être. Mais il compense le Non-dit pénible de la femme réfugiée.

Il n'en est pas de même dans la fameuse scène d'interprétariat créée par Javier Marias dans son célèbre roman « Un cœur si blanc » (en espagnol : « Corazón tan blanco », 1992). Il y raconte sur un ton de satire et depuis la perspective de l'interprète une rencontre entre deux hauts dignitaires politiques – on reconnaît

facilement les premiers ministres espagnol Felipe González et britannique Margaret Thatcher – qui devient importante pour l'intrigue car l'interprète y connaitra sa future femme qui fait office de deuxième interprète, assise derrière lui et chargée de le contrôler.

L'entretien qui se déroule à huis clos commence plutôt mal, car les deux personnages politiques ont l'air de n'avoir absolument rien à se dire. Situation pénible aussi pour l'interprète, qui n'aura pas l'occasion de de se faire valoir aux yeux des responsables politiques, ni – pire encore – de briller devant sa co-interprète. Au bout d'un long silence tout à fait gênant, le dignitaire espagnol commence enfin par une question anodine : « Voulez-vous que je commande un thé pour vous ? ». Et c'est là que l'interprète s'émancipe, qu'il décide de sortir du droit chemin de la traduction fidèle, traduisant ou plutôt trahissant à sa guise la petite phrase banale pour une question autrement plus intéressante : « Dites-moi, avez-vous l'impression d'être aimée dans votre pays ? » Ce qui déclenche une discussion animée et assez personnelle entre les deux chefs d'Etat, laquelle est tolérée et suivie avec intérêt par l'interprète de contrôle, qui n'intervient pas et devient ainsi complice de la trahison de l'interprète. C'est cette complicité qui les unira et les conduira jusqu'au mariage, ce qui est important pour l'intrigue, mais pas forcément pour notre question du Dit, du Non-dit et du Trop-dit.

Un Trop-dit ou Dit-de-travers que l'on pourrait interpréter, à la lumière de l'épisode américano-bosniaque, comme une sorte de traduction idéale dans le sens des théories fonctionnelles, car Risku (1998 : 108) écrit-elle pas : « la première question qui se pose n'est pas celle de savoir comment je pourrai dire telle ou telle chose dans une autre langue, mais bien ce qui est susceptible d'être dit et fait dans la situation cible et dans la culture cible »²⁰ ? Et Dizdar (1998 : 105) : « la tâche du traducteur consiste à faire en sorte que la communications puisse avoir lieu. Il est acteur du processus de traduction et en tant que tel il est appelé à prendre des décisions à tous les niveaux. »²¹ C'est ce qui semble justifier tous les abus, toutes les aberrations, pourvu qu'une communication s'établisse, et c'est bien là ce qui résulte de la traduction pour le moins fantaisiste du héros de Javier Marias. A-t-il eu raison d'intervenir dans le cours des événements pour amener le « small talk » sur des terrains plus intéressants ? De déclencher un échange plus personnel entre

19 Il n'existe guère de publications sur le sujet : pour l'emploi des numéraux hyperboliques dans la conversation, on ne peut citer que McCarthy / Carter, 2004.

20 « Die Frage kann also zunächst nicht sein, wie ich dies oder jenes in einer anderen Sprache sage, sondern vielmehr, was überhaupt in der Ziel-situation und -kultur getan und gesagt wird oder werden kann. » (tr. de l'allemand: E.L.).

21 « Aufgabe des Translators ist es, die gewünschte Kommunikation zu ermöglichen. Als Handelnder muß er auf jeder Ebene des Prozesses Entscheidungen treffen. » (tr. de l'allemand: E.L.).

les deux protagonistes politiques ? A-t-il peut-être contribué ainsi à une meilleure entente entre les deux nations ?

Méfions-nous : malgré l'appui présumé des traductologues fonctionnalistes, force est de constater une différence fondamentale entre les deux épisodes de Trop-dit de la part de l'interprète : alors que le premier compense un manque et agit dans le sens de celle qu'il est censé représenter, le second agit dans son propre intérêt, et sa motivation profonde n'est pas de créer une entente entre les deux personnages politiques, mais bien de rendre sa propre tâche plus intéressante afin de pouvoir se distinguer devant la femme qui fait office de co-interprète – et surtout, de créer avec elle une complicité ludique qui les unira dès ce tout premier début de rencontre.

Mais si complicité il y a, il doit y avoir une faute, une transgression, en un mot : une trahison. *Traduttore, traditore*, le vieux dicton se trouve confirmé par le fameux épisode de Javier Marias, et trop dire pour se mettre en valeur néquivalait pas à trop dire pour compenser un silence inopportun. L'interprète de « Corazón tan blanco » manque à son éthique professionnelle, mais il le fait pour se moquer gentiment des puissants et pour gagner ainsi le cœur d'une femme exceptionnelle, c'est ce qui fait la saveur de cette scène et qui nous fait sympathiser avec ce fourbe de héros.

Que dire pour conclure un tel pot-pourri ? La perspective du Dit et du Non-dit se prête apparemment à un brassage et un rapprochement de toutes les disciplines, de toutes les écoles linguistiques. Partant de notre propre parcours de chercheuse, nous avons abordé toute une série d'aspects, de perspectives :

- La perspective discursive que nous avons illustrée par les différentes façons de nommer un référent, de le rendre identifiable pour l'interlocuteur à travers des Dits et des Non-dits bien équilibrés ;
- La perspective sémantique qui nous a permis des réflexions sur l'indéfini qui constitue un Non-dit par rapport au Dit du défini, ainsi que sur des sèmes comme celui du contraste implicite dans les quantificateurs comme *plusieurs*, ou le standard implicite dans la signification de *beaucoup de* ;
- La perspective contrastive et traductologique (surtout de traduction littéraire) que nous avons adoptée pour commenter l'alternance du possessif et de l'article défini avec les noms d'inaliénables (dans ce dernier cas, la possession reste un Non-dit), ainsi qu'un exemple de traduction qui fait mieux que l'original (grâce à l'existence, en allemand, de l'adjectif *weizenblond*) ;
- Les discours et les langues de spécialité, qui nous ont fait réfléchir sur les Dits et les Non-dits de la dégustation de vins pour non-experts, comme sur les

Non-dits qui font que l'*aspirateur* ne s'appelle pas *aspirateur de poussière tra vaillant sous vide* ;

- L'approche cognitive, qui nous a fait découvrir la source de l'humour dans des Non-dits contradictoires et révélateurs ;
- Les questionnements interculturels, avec les Dits conventionnalisés des malentendus pragmatolinguistiques et les Non-dits inattendus des malentendus sociopragmatiques ;
- Les discours médiatiques du sport et de l'économie, qui font que la plupart des concurrents – sauf, bien évidemment, les trois premiers – semblent généralement dans le Non-dit du « ferner liefen » ;
- L'aspect sociolinguistique, qui nous a fait découvrir des langues entières faisant partie du Non-dit, du Non-perçu, dans les besoins langagiers des entreprises ;
- La perspective de l'enseignement des langues, que nous avons vue à propos de la règle *de + du = de*, à propos des structures divergentes comme *être* par rapport à *ser* et *estar*, et à propos des difficultés que peuvent avoir les élèves à séparer spontanément en langue cible, comme aussi des stratégies d'évitement et de paraphrase des apprenants face à une lacune lexicale ;
- Quant aux divers aspects du Trop-dit, que ce soit dans les menus des restaurants, dans les hyperboles numériques de la conversation quotidienne, ou dans les initiatives imprévues des interprètes qui quelquefois n'en font plus qu'à leur tête, cette perspective du Trop-dit n'était pas prévue dans l'appel à communications de ce colloque. Mais peut-être que le Trop-dit fera l'objet d'un colloque futur ?

Références²²

Publications de Lavric citées

- FISCHER, Fiorenza / LAVRIC, Eva, 2003, « Real and pseudo-divergent learning structures. On some 'pitfalls' in French and Italian business language for German learners », dans : *IRAL* 41/1, 55–85.
- LAVRIC, Eva, 1990, *Mißverstehen verstehen: Opake Kontexte und Ambiguitäten bei indefiniten und definiten Nominalphrasen*. Graz : Institut für Sprachwissenschaft der Universität Graz.
- LAVRIC, Eva, 1997, « La référence nominale: malentendus et compréhension », dans : RAMÓN, Lorenzo (éds.), *Actas do XIX Congreso Internacional de*

²² Étant donné le sujet de cette contribution, je me vois obligée de me citer moi-même.

- Linguística e Filología Románicas, Universidade de Santiago de Copostela 1989, vol. 1, A Coruña, Fundación Pedro Barrié de la Maza, 459–486.*
- LAVRIC, Eva, 2000, « Deux mots français pour un mot allemand – Divergente Lernstrukturen in der Wirtschaftssprache », dans : Forner, Werner (éd.), *Fachsprachliche Kontraste oder: Die unmögliche Kunst des Übersetzens*, Frankfurt/M. et al., Peter Lang, 97–111.
- LAVRIC, Eva, 2001, *Fülle und Klarheit. Eine Determinantensemantik Deutsch – Französisch – Spanisch, vol. I: Referenzmodell, vol. II: Kontrastiv-semantische Analysen*. Tübingen : Stauffenburg.
- LAVRIC, Eva, 2002, « Interlinguale und interkulturelle Missverständnisse », dans : *Moderne Sprachen* 46/1, 1–16.
- LAVRIC, Eva, 2003, « Malentendidos interlinguales e interculturales », dans : Miret, Fernando Sánchez (éd.), *Actas del XXIII Congreso Internacional de Lingüística y Filología Románica, Salamanca 2001, vol. II/2*, Tübingen, Niemeyer, 13–24.
- LAVRIC, Eva, 2007a, « Les numéraux approximatifs, ou : comment se fait-il que sept minutes soient toujours exactement sept minutes, mais que cinq minutes puissent parfois être beaucoup plus ? », dans : TROTTER, David (éd.), *Actes du XXIVe Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes, Aberytyth 2004, vol. IV*, Tübingen, Niemeyer, 139–153.
- LAVRIC, Eva, 2007b, « Traduttore, traditore? Javier Marias' interpreting scene », dans : *Perspectives: Studies in Translatology* 15/2, 73–91.
- LAVRIC, Eva (éd.), 2008, *Sprachwahl in Unternehmen: Troler Fallstudien. Ergebnisse eines Projektseminars an der Leopold-Franzens-Universität Innsbruck*. Innsbruck : Innsbruck University Press.
- LAVRIC, Eva, 2009a, « D'une faute à l'autre : un progrès ? L'interlangue française et espagnole des germanophones », dans : *Moderne Sprachen* 53/2, 179–206.
- LAVRIC, Eva, 2009b, « Gastronomastics: Towards a rhetoric of dish names on restaurant menus », dans : LAVRIC, Eva / KONZETT, Carmen (éd.), *Food and language. Sprache und Essen*, Frankfurt/M. et al., Peter Lang, 29–42.
- LAVRIC, Eva, 2010a, « Hyperbolic approximative numerals in cross-cultural comparison », dans : KALTENBÖCK, Gunther et al. (éd.), *New approaches to hedging*, Bingley, UK, Emerald, 123–164.
- LAVRIC, Eva, 2010b, « 'La chica esa – ton collègue là'. Les auctérismes, ou : Comment co-construire les référents dans la conversation », dans : ILIBESCU, Maria et al. (éd.), *Actes du XXVe Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes, Innsbruck 2007, vol. IV*, Berlin / New York, Walter de Gruyter, 473–481.

- LAVRIC, Eva, 2011a, « 'La chica esa – ton collègue là'. Les auctérismes, ou : Comment co-construire les référents dans la conversation (version longue) », dans : BRZOWSKA-ZBURZYŃSKA, Beata / POSTURZYŃSKA-BOSKO, Małgorzata (éd.), *Expression indexicale*, Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej, 65–82.
- LAVRIC, Eva, 2011b, « Vue d'ensemble contrastive des déterminants nominaux indéfinis allemands, français et espagnols », dans : LAVRIC, Eva et al. (éd.), *Comparatio delectat*, Frankfurt/M. et al., Peter Lang, 171–199.
- LAVRIC, Eva, 2013a, « Wie Europas Winzer/innen Fremdsprachen lernen – Präsentation des EU-Projekts 'Vinolingua' », dans : WIENEN, Ursula / SERGO, Laura / ATAVAN, Vahram (éd.), *Fachsprache(n) in der Romania. Entwicklung, Verwendung, Übersetzung*, Berlin, Frank & Timme, 309–331.
- LAVRIC, Eva, 2013b, « El tiempo, el dinero y las novias – Usos aproximativos e hiperbólicos de los numerales en las conversaciones españolas », dans : HERRERO, Emili Casanova / RIGUAL, Cesáreo Calvo (éd.), *Actas del XXVI Congreso Internacional de Lingüística y de Filología Románicas, Valencia 2010, vol. VI*, Berlin, de Gruyter, 3763–3775.
- LAVRIC, Eva, 2013/2014, « La langue maternelle en classe de langue étrangère: Le français en Autriche, l'allemand en France (première partie / deuxième partie) », dans : *Zeitschrift für Romanische Sprachen und ihre Didaktik* 7/1 (2013), 129–155, et 8/1 (2014), 49–78.
- LAVRIC, Eva, sous presse, « ¡Ay Señor/ qué juventud está! Atenuar e intensificar con determinantes (en un corpus escrito y otro conversacional) », dans : ALBELDA, Marta / MIHATSCHE, Wiltrud (éd.), *Estrategias de atenuación e intensificación en el español de España y América = RLLI (Revista Internacional de Lingüística Iberoamericana)*, número especial.
- LAVRIC, Eva / OBENNAUS, Wolfgang / WEIDACHER, Josef, 2008, « We have been able to increase our export quota again? False friends and other semantic interlinguistic pitfalls in business English and French », dans : *Fachsprache. International Journal of LSP* 30/1–2, 2–29.
- LAVRIC, Eva / SEIDLER-LUNZER, Brigitte, en prép., « Wine tastings as a genre in expert/non-expert communication: an empirical analysis (German – French – Italian – Spanish) », dans : GERHARDT, Cornelia (éd.), *Adapting food, adapting language. Proceedings of the panel at the IPrA, Antwerp, 26–31 July 2015*.
- LAVRIC, Eva / WEIDACHER, Josef, sous presse a, « Classements et palmarès – un champ sémantique inexploré et omniprésent », dans : *Actes du XXVIIe Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes, Nancy 2013*.
- LAVRIC, Eva / WEIDACHER, Josef, sous presse b, « Französische Rankings in Sport und Wirtschaft – Wettlauf real und als Metapher », dans : CALDERÓN, Marieta /

MARKO, Georg (éds.), *Sprache und Mobilität. Akten des Workshops auf der 40. Österreichischen Linguistiktagung, Salzburg, 22.-24. November 2013*.

Autres publications citées

- AUIER, Peter J.C., 1981, « Zur indexikalitätsmarkierenden Funktion der demonstrativen Artikelform in deutschen Konversationen », dans: HINDELANG, Götz / ZILLIG, Werner (éds.), *Sprache: Verstehen und Handeln*, Tübingen, Niemeyer, 301–310.
- AUIER, Peter J.C., 1984, « Referential problems in conversation », dans : *Journal of pragmatics* 8, 627–648.
- BELLER, Christine, 2007, *Alternance codique et enseignement du français langue étrangère en Alsace*, mémoire de maîtrise, université d'Innsbruck.
- BJELIĆ, D.I., 2000, *Mass media, war, and the natural order of translating practices*, présentation à la 7^e International Pragmatics Conference, Budapest, 9–14 juillet 2000.
- BRAUN, Richard, 2009, *Condimentos lingüísticos. Estrategias de revalorización en denominaciones de platos en cartas de menú electrónicas españolas*, mémoire de maîtrise, université d'Innsbruck.
- COHEN, Andrew D., 2012, « Strategies: The interface of styles, strategies, and motivation on tasks », dans : MERCER, Sarah et al. (éds.), *Psychology for language learning: Insights from research, theory and practice*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 136–150.
- [Cultural dimensions theory], 2015, *Hofstede's Cultural dimensions theory*, Wikipedia. Consulté le 04/06/2015 dans http://en.wikipedia.org/wiki/Hofstede's_cultural_dimensions_theory.
- DIZDAR, Dilek, 1998, « (Translationswissenschaft als Interdisziplin/Eigenständige Modelle) Skopostheorie », dans : SNELL-HORNBY, Mary et al. (éds.), *Handbuch Translation*, Tübingen, Stauffenburg, 104–107.
- FAERCH, Claus / KASPER, Gabriele, 1983, « Plans and strategies in foreign language communication », dans: FAERCH, Claus / KASPER, Gabriele (éds.), *Strategies in interlanguage communication*, London et al., Longman, 20–60.
- HOEFSTEDE, Geert, 1980, *Cultures' consequences: Intercultural differences in work-related values*. London : Sage.
- KIRCHLER, Judith, 2013, *Inférences interlinguistiques et stratégies compensatoires plurilingues chez les apprenants germanophones de français L4 au Tyrol du Sud*, mémoire de maîtrise, université d'Innsbruck.

KOPPI, Elisabeth, 2012, *Mafalda en marcos quebrados: Ambigüedades, divergencias referenciales y cruces de marcos cognitivos como fuentes de humor*, mémoire de maîtrise, université d'Innsbruck.

MARIAS, Javier, 1992, *Corazón tan blanco*. Barcelona : Anagrama.

MARTIN, Robert, 1983/1992, *Pour une logique du sens*. Paris : PUF 1983, et 2^e édition revue et augmentée, 1992.

MCCARTHY, Michael / CARTER, Ronald, 2004, « 'There's millions of them': Hyperbole in everyday conversation », dans : *Journal of pragmatics* 36, 149–184.

MOXEY, Linda / SANFORD, Anthony J., 1993, « Prior expectation and the interpretation of natural language quantifiers », dans : *European journal of cognitive psychology* 5/1, 73–91.

ÖBERG, Brit-Marie, 1994, « Miscommunication in international negotiations », dans: BREKKE, Magnar et al. (éds.), *Applications and implications of current LSP research*, vol. 1, Bergen, Fagbokforlaget, 163–173.

OBERWALDER, Irmgard, 2008, *Dis-moi ce que tu manges, je te dirai ce que tu es. Aspects linguistiques et discours des cartes de restaurants*, mémoire de maîtrise, université d'Innsbruck.

OXFORD, Rebecca L., 1990, *Language learning strategies: What every teacher should know*. Boston : Heinle & Heinle.

RICHARDT, Susanne, 2005, *Metaphor in languages for special purposes*. Frankfurt/M. et al. : Peter Lang.

RIEDER, Anna, 2013, *C'è degustazione e degustazione: vino, lingua e strategie discorsive. Un'analisi della degustazione nell'ambito del progetto VinoLingua*, mémoire de maîtrise, université d'Innsbruck.

RISKU, Hanna, 1998, « (Translationswissenschaft als Interdisziplin/Eigenständige Modelle) Translatorisches Handeln », dans: SNELL-HORNBY, Mary et al. (éds.), *Handbuch Translation*, Tübingen, Stauffenburg, 107–112.

ROELCKE, Thorsten, 2001, « Fachsprachen im Alltag. Probleme und Perspektiven der Kommunikation zwischen Experten und Laien », dans : Lehr, Andrea et al. (éds.), *Sprache im Alltag. Beiträge zu neuen Perspektiven in der Linguistik*, Berlin, Walter de Gruyter, 219–231.

ROUSSEAU, Florence, 2006, *'Von dir bekomme ich sehr viel devoir!' Alternance codique et enseignement du FLE en Autriche*, mémoire de maîtrise, université d'Innsbruck.

Ruppacher, Eva-Maria, 2012, *Un exemple d'utilisation d'un jargon. Le positionnement du dégustateur de vin à travers les stratégies lexicales et discursives, mémoire de maîtrise (master conjoint)*, université Paris 5 René Descartes & université d'Innsbruck.

- SANFORD, Anthony J. / MOXEY, Linda / PATERSON, Kevin, 1994, « Psychological studies on quantifiers », dans : *Journal of semantics* 11, 153–170.
- SPANOGHE, Anne-Marie, 1995, *La syntaxe de l'appartenance inaliénable en français, en espagnol et en portugais*. Frankfurt/M. et al. : Peter Lang.
- STEMPEL, Wolf-Dieter, 1980, « Alltagsfiktion », dans : EHLICH, Konrad (éds.), *Erzählen im Alltag*, Frankfurt/M., Suhrkamp, 385–402.
- STEMPEL, Wolf-Dieter, 1983, « 'Ich vergesse alles': Bemerkungen zur Hyperbolik in der Alltagsrhetorik », dans : FAUST, Manfred et al. (éds.), *Allgemeine Sprachwissenschaft, Sprachtypologie und Textlinguistik*, Tübingen, Narr, 87–98.
- THOMAS, Jenny, 1983, « Cross-cultural pragmatic failure », dans : *Applied Linguistics* 4, 91–112.
- VANDERMEEREN, Sonja, 1998, *Fremdsprachen in europäischen Unternehmen: Untersuchungen zu Bestand und Bedarf im Geschäftsalltag mit Empfehlungen*, Waldsteinberg : Heidrun Popp.
- VANDERMEEREN, Sonja, 2005, « Foreign language need of business firms », dans : LONG, Michael H. (éds.), *Second language needs analysis*, Cambridge, CUP, 159–181.
- WICHTER, Sigurd, 1994, *Experten- und Laienwortschätze. Umriss einer Lexikologie der Vertikalität*. Tübingen : Niemeyer.
- WICHTER, Sigurd / ANTOS, Gerd (éds.), 2001, *Wissenstransfer zwischen Experten und Laien. Umriss einer Transferwissenschaft*. Frankfurt/M. et al. : Peter Lang.
- WOLF, Ricarda, 1999, « Soziale Positionierung im Gespräch », dans : *Deutsche Sprache. Zeitschrift für Theorie, Praxis, Dokumentation* 1, 69–94.

Eva Lavric

Universität Innsbruck, Autriche

Eva.Lavric@uibk.ac.at

Vincent Nyckees

Le sens de l'implicite : Unité et diversité des phénomènes d'implicite linguistique

Abstract: This study aims at reconciling the specialized, rather fragmentary approaches to implicit meaning that have been developed in language sciences with the most common view of the facts involved. As a first step, an overall definition of implicit meaning is put forward, based on the notion of background information. It is then shown that this broad definition makes room for three kinds of facts which have been neglected so far by specialized studies, although providing the missing link between the two dominant conceptions of implicit meaning in language sciences: *i) minimum implicit meaning* (when only background information is activated), *ii) structural implicit meaning* (involved in every linguistic meaning as such); *iii) extrasubjective implicit meaning* (shaped by a general principle of mutual empathy). *Conversational implicature* is also redefined so as to make possible a clear-cut distinction between contents of meaning and mental contents attributable to the speaker. Lastly, most linguistic facts usually considered as sources of implicit uses are analyzed within the frame provided by this global definition of implicit meaning.

Keywords: implicature, presupposition, implicit meaning, sous-entendu, background information, pragmatics, semantics

Qui paraît mieux placé que les linguistes ou les philosophes du langage pour parler de l'implicite, pour éclairer sa nature et ses différentes manifestations dans les langues, pour expliquer comment l'interprétation des messages peut se trouver affectée par ce qui n'est pas dit ? Pourtant, à consulter les travaux en sciences du langage (entendues en un sens large, incluant notamment la philosophie du langage), publiés dans les dernières décennies, force est de constater que les différentes approches ne se sont jamais intéressées qu'à des sous-ensembles de ce que l'on qualifierait d'*implicite* dans la langue courante et qu'elles échouent à rendre compte du

1 Nous ne nous intéresserons pas ici à tout ce qui peut être désigné par l'expression de *non-dit*, mais seulement à l'*implicite linguistique*. Nous n'aborderons pas en particulier les *non-dits socio-culturels* – ceux que les locuteurs ont en tête lorsqu'ils parlent, par exemple, d'un *non-dit de l'antisémitisme en France* ou d'un *non-dit de la collaboration, de secrets de famille, de tabous*. Il nous semble que ces *non-dits*, toutes ces « choses tues », ne relèvent pas ordinairement de l'implicite linguistique en tant que tels, mais seulement occasionnellement, lorsqu'ils en viennent à influencer sur l'interprétation des discours tenus, donc de façon dérivée.